

Le dialogue interreligieux

par Laurence Freeman OSB

17 septembre 2002

Qu'est-ce que le dialogue ? Quel est son but ? Quel est son sens pour nous aujourd'hui ? Le dialogue entre les religions est une caractéristique essentielle et une urgence du monde moderne. Mais ce n'est pas une invention moderne.

La Route de la Soie, par exemple, mettait sans cesse en contact des adeptes de religions très variées et mêlait les croyances et les pratiques dans un grand courant de dialogue culturel et religieux. Le commerce et la culture ont toujours constitué la matrice des idées et des échanges philosophiques et religieux. C'est par la Route de la Soie que le christianisme est arrivé pour la première fois en Chine. De nombreux vestiges de monastères et d'églises, des livres et des objets chrétiens ont été retrouvés dans les oasis du désert, au nord-ouest de la Chine. Les empereurs de la dynastie Tang étaient attirés par les croyances des moines nestoriens de la Perse qu'ils invitèrent à partager la vie de leurs prochains taoïstes, confucéens et bouddhistes et à dialoguer avec eux. Cependant, l'Église taoïste-chrétienne disparut au milieu du IX^e siècle à cause d'un changement de dynastie, du déplacement de la puissance vers l'Asie centrale et de la défaite des Chinois face aux Arabes musulmans. La classe dirigeante chinoise devint plus réactionnaire ; chrétiens et bouddhistes finirent par être proscrits et persécutés à mesure que les taoïstes reprenaient de l'ascendant sur le pouvoir impérial. Le dialogue s'épanouit au cours des périodes de tolérance, à la faveur de la stabilité économique et politique, mais les mêmes forces sociales peuvent changer et conduire à des persécutions religieuses et à des guerres provoquées par des conflits d'identités religieuses.

Sur la Route de la Soie, chrétiens, bouddhistes, zoroastriens, manichéens, taoïstes, chamanes, adeptes de la religion Bon et bien d'autres encore se rencontraient, discutaient et s'échangeaient non seulement des biens matériels mais leur expérience et leur vision du Bien unique et transcendantal. Vers le VIII^e siècle, le bodhisattva bouddhiste Avalokiteśvara, du sutra du Lotus, subit une autre transformation. À l'origine déité masculine du bouddhisme indien, il devint la figure salvifique par excellence du bouddhisme chinois, changeant de sexe au passage, pour devenir Guanyin. Déesse de la miséricorde et de la compassion, souvent représentée avec un enfant dans ses bras, Guanyin est actuellement, en Chine, la déité la plus vénérée toutes religions confondues. Elle est la seule figure féminine de la cosmologie bouddhique chinoise, mais les taoïstes lui vouent un culte analogue. Sa présence dans les têtes et les cœurs de centaines de millions d'êtres humains, tels ces boat people vietnamiens à qui elle apparut tandis que leur bateau dérivait dangereusement au milieu de l'océan, est sans doute redevable, pour une grande part, à la vénération de la Vierge Marie transmise par des chrétiens chinois. Le dialogue modifie la vie symbolique de l'humanité à ses niveaux les plus profonds.

Le dialogue n'est pas, d'abord, un exercice académique. Il résulte des échanges entre gens ordinaires dans leurs vies de tous les jours. Dans ces rencontres, au café, au restaurant ou à la maison, ce ne sont pas des idées pures que l'on se communique. Dans ces lieux, le dialogue se

situé à un niveau intellectuel beaucoup plus bas que dans les universités et centres religieux. Les conceptions de la religion qui sont partagées forment de nouvelles configurations au niveau où la religion a le plus d'importance pour la plupart des gens, à savoir comme moyen de résoudre les difficultés et les énigmes de la vie. Dans ce type élémentaire de dialogue, les idées religieuses ne sont pas séparées de l'expérience humaine ; elles sont inséparables d'un langage symbolique et de pratiques rituelles. À ce niveau, l'intérêt premier et la force motrice du dialogue n'est pas d'ordre intellectuel mais, pratiquement, sotériologique. Est-ce que ces expériences et sentiments religieux contribuent au sentiment du salut ultime ? Sont-ils un facteur de croissance spirituelle et d'éveil ? Offrent-ils une réelle consolation pour la mort d'un enfant, la perte de ses espérances ou la crainte persistante du futur ?

Les premiers chrétiens d'origine juive étaient contraints par le commerce et la politique, autant que par le commandement évangélique de partager la bonne nouvelle de l'Évangile, de dialoguer avec les païens, en particulier les philosophes grecs. Parmi les penseurs chrétiens qui ont répondu à ce défi, quelques uns étaient plus fondamentalistes. Certains prétendaient que les Grecs n'avaient rien à apporter à la vision chrétienne. Mais d'autres étaient plus enclins à trouver de la vérité dans des traditions antérieures au Jésus historique. Ces théologiens plus ouverts se sont appuyés sur l'idée du Logos préexistant pour justifier le dialogue. Le Logos existait de toute éternité, et partout où la vérité, la beauté ou la bonté existaient c'était parce que Dieu s'était manifesté par le Logos. Jésus était le Logos fait chair. Grâce à cette clé universelle, les chrétiens étaient désormais fondés à trouver le Christ dans d'autres religions et à respecter la sainteté et la vérité présentes dans d'autres traditions. À mesure que le christianisme se répandait dans le monde, cette attitude plus ouverte et plus tolérante était de plus en plus demandée. Les tensions, qui existaient déjà au sein de la première Église de Jérusalem, entre ceux qui étaient prêts à dialoguer et ceux qui avaient peur ou résistaient avec véhémence à l'écoute et au partage en toute amitié et égalité avec d'autres croyants s'accrurent. Cependant, la soudaine identification de l'Église avec le pouvoir politique et économique ne fit que renforcer la conviction que la loyauté à l'orthodoxie doctrinale était synonyme de patriotisme. L'hétérodoxie théologique menaçait le statu quo social. À l'époque moderne, la perte du pouvoir social par l'Église lui a redonné la liberté, perdue depuis des siècles, de dialoguer et ainsi de donner et d'apprendre des autres traditions.

Nous vivons donc une ère nouvelle, ou un retour, du dialogue interreligieux. De nouvelles rencontres qui dérangent s'offrent à toutes les religions. Cette ère nouvelle du dialogue n'est pas seulement faite de rencontres religieuses, elle implique un dialogue avec la science et les autres domaines de la connaissance moderne et des préoccupations planétaires tels que l'écologie, le mouvement pour la paix, les droits de l'homme et la psychologie holistique. Toutes ces rencontres et le dialogue avec les religions qu'elles entraînent ramènent à la question fondamentale de la nature du dialogue. Quelles relations les êtres humains peuvent-ils avoir les uns avec les autres compte tenu de leurs différences ? Le dialogue vise-t-il à convaincre et à convertir ? Conduit-il à l'unité ou à l'uniformité ? Les questions sur la religion elle-même posées par les hommes et les femmes d'aujourd'hui sont encore plus troublantes pour les personnes religieuses : Qu'est-ce que la religion ? À quoi sert-elle ? Vaut-elle les ennuis dont elle semble être la cause ?

Les philosophes cultivés d'Alexandrie ou de Rome, les commerçants et les moines discutant le soir autour du feu, sur la Route de la Soie, les paysans observant les prières des adeptes d'autres religions et leurs effets sur leurs vies étaient tous impliqués dans le dialogue interreligieux. Mais pas avec la même urgence et le même sentiment de crise que nous ressentons aujourd'hui alors qu'il nous faut apprendre (ou réapprendre) à dialoguer. Les colloques de professeurs d'université, les hommes d'affaires qui discutent de leurs croyances dans des hôtels de luxe à l'issue de leurs réunions, les jeunes qui expérimentent l'un après l'autre le bouddhisme, les ashrams, le tai-chi et la messe le dimanche, toutes ces formes de dialogue interreligieux ne datent pas d'hier. Mais de nos jours, les arts et le sens du dialogue sont fortement liés aux inquiétudes sur l'avenir de la planète et à nos espoirs de paix mondiale.

Si les religions, avec la richesse de leur diversité, de leurs contradictions et de leurs racines culturelles, peuvent apprendre à s'écouter, à tirer profit de leurs différences et à partager ce qu'elles ont en commun, on est fondé à espérer que les détenteurs du pouvoir politique, militaire et économique des différentes nations, États ou blocs commerciaux apprendront à faire de même. En effet, si les religions en sont incapables, peut-on espérer que les politiciens, les multinationales et les soldats le feront jamais ? Les enjeux du dialogue, aujourd'hui, sont beaucoup plus considérables que par le passé. Mais nous devons aussi nous demander comment nous pouvons entretenir le dialogue et en faire un élément permanent et à part entière de notre culture locale et mondiale. Comme le montre la Chine du IX^e siècle, l'Inde à l'époque des successeurs du grand empereur Aśoka, la persécution des chrétiens au XVII^e siècle ou le niveau actuel d'intolérance de certaines sectes chrétiennes, la curiosité, la tolérance et le respect nécessaires au dialogue peuvent brusquement disparaître et faire place à des attitudes violentes d'exclusivisme et de compétition religieuse. Comment être sûr que le dialogue moderne est un véritable dialogue et non pas simplement un syncrétisme superficiel pratiqué par des gens qui n'ont pas d'engagement réel ou sérieux dans une tradition mais qui appellent tolérance et ouverture l'impératif culturel de « garder toutes les options ouvertes » en permanence ?

Et d'abord, que dit le dialogue interreligieux moderne sur la nature de la religion elle-même ? Voilà une question typiquement moderne à laquelle on n'aurait même pas pensé autour des feux de camp de la Route de la Soie. Or, de nos jours, la religion a été opposée à la spiritualité. La « religion organisée » est soupçonnée d'être la cause de la plupart des guerres de l'histoire de l'humanité. La science semble avoir réduit la religion à une forme d'art, de poésie ou de psychologie. La foi religieuse, la croyance doctrinale et l'expérience personnelle, pour beaucoup, ont perdu leurs liens de sorte que la vraie nature et le but de la religion semblent perdus.

Lorsque l'on dialogue avec d'autres religions, nous touchons à la vérité fondamentale de la religion elle-même. L'être humain est intrinsèquement religieux. Même le matérialiste croit en un bien qui le dépasse et accepte ainsi la prémisse de la transcendance, même si ce bien est situé dans ce monde. Mais la paix, la prospérité et la santé psychologique ne dépendent pas seulement de la coopération économique et du contrôle politique, ni même d'une éthique planétaire. Un sentiment commun de la transcendance, et peut-être même une expérience commune suffisamment profonde de cette transcendance, est nécessaire pour qu'un groupe

atteigne à l'harmonie et à la bienveillance envers ceux qui sont à l'extérieur de son petit cercle. Aucun être humain vivant en conscience ne peut méconnaître le besoin de croire en un bien qui le dépasse et de s'y relier par une sorte de désir et de soif spirituelle élémentaires.

Simone Weil pensait que la religion, fondamentalement, n'est rien d'autre qu'un regard. Si elle prétend être quoi que soit d'autre, il est inévitable qu'elle s'enferme dans des églises ou qu'elle étouffe tout, partout où elle se trouve.

Cette vision essentiellement contemplative de la religion requiert un nettoyage philosophique fondamental des traditions judéo-chrétienne et monothéistes en général. Une bonne dose d'athéisme est nécessaire pour se purifier des maladies introduites dans ces religions par les projections de l'identité culturelle collective sur les images de Dieu.

« La religion en tant que source de consolation est un obstacle à la véritable foi : en ce sens l'athéisme est une purification. Je dois être athée avec la partie de moi-même qui n'est pas faite pour Dieu. Parmi les hommes chez qui la partie surnaturelle d'eux-mêmes n'est pas éveillée, les athées ont raison et les croyants ont tort. »

Une partie de cette purification peut être apportée directement (et l'a été) par la rencontre des religions monothéistes avec les traditions bouddhique et taoïste. Mais ces rencontres seront des catalyseurs et non des substituts du renouveau spirituel. L'étape suivante, et nous le voyons actuellement dans le christianisme davantage que dans l'islam et le judaïsme, est la redécouverte et la pratique largement répandue de la tradition contemplative de ces religions. Le dialogue trouve immédiatement un sens plus profond et produit des fruits plus bénéfiques et durables quand il est mené à un niveau contemplatif et par des personnes qui en ont la pratique. Le dilemme entre foi et croyance diminue de suite. Le méditant comprend, comme Thomas d'Aquin, que les doctrines et les dogmes ne sont pas les objets de notre croyance ou de notre adoration. Ce sont des doigts pointant vers la lune, non la lune. Cependant, ils pointent effectivement dans une direction et ont donc une valeur et un sens. Mais ils parlent à certaines parties de notre âme et n'ont pas la même valeur pour toutes les parties de l'esprit. Dire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ou du Père seul, une divergence qui a opposé les chrétiens d'Orient et d'Occident, n'est pas du même ordre que dire que le train est le meilleur moyen d'aller à Constantinople. Les grandes religions ont une manière particulière d'être vraies. Par conséquent, on ne peut pas demander d'y adhérer de la manière qu'on peut raisonnablement demander à quelqu'un de croire que deux et deux font quatre.

Naturellement, le dialogue abordera ces divergences doctrinales. Mais le but du dialogue n'est pas de prouver que l'un a raison et les autres tort, même s'il est utile de mettre en lumière les fausses doctrines, telles celles qui justifient la supériorité raciale ou religieuse. Le but du dialogue, à ce niveau, sera de mieux comprendre la nature subtile de la vérité, de l'ordre d'une évocation, qu'expriment ces formules conceptuelles ou symboliques.

Mais la discussion doctrinale n'est qu'une facette du dialogue interreligieux. Comme nous en avons fait l'expérience à l'occasion du « Chemin de Paix », il existe aussi un dialogue dans les visites réciproques des lieux saints des uns et des autres, le simple fait de méditer ensemble, de travailler ensemble à une œuvre de réconciliation et de paix. Tous ces dialogues

requièrent différentes sortes d'intelligence spirituelle et de discernement créatif. Participer aux rituels religieux des uns et des autres, par exemple, n'exige pas que les disciplines conventionnelles propres à chaque religion doivent être abandonnées dans une tentative maladroite de se montrer accueillant. La mesure, mère des vertus selon saint Benoît, est aussi la mère du vrai dialogue.

Bien que le dialogue intellectuel, académique, ne soit qu'une forme, et non la plus importante, du dialogue interreligieux moderne, les idées comptent effectivement. Les personnes formées à manier et clarifier les idées peuvent contribuer à créer un meilleur climat social propice à la coexistence et à la collaboration. La remise en question de l'idole que les religions monothéistes se font souvent de leur Dieu est une voie possible pour ce type de dialogue. Notre Dieu est-il un vrai Dieu ou une idole ? Cette question, les croyants doivent se la poser en permanence, et elle n'est pas seulement suscitée par la discussion ou la pratique culturelle avec des amis d'autres traditions mais, et en premier lieu, par notre propre pratique de la méditation. Celle-ci nous amène à voir la différence entre notre désir de Dieu et notre désir de bénéfique ou de consolation égotistes. Le vrai Dieu que nous rencontrons en méditation n'intervient pas dans ce monde. Il est présent toujours et pour tous à égalité. Dieu n'a pas de favoris. Si Dieu est amour désintéressé, la religion n'est pas un centre de pouvoir supplémentaire dans le monde. Savoir cela est affaire d'expérience plutôt que de croyance. Simone Weil disait que la foi est l'expérience de l'intelligence illuminée par l'amour.

La religion s'égare si elle devient une simple source de consolation ou le fondement d'une identité culturelle. Seule la pratique des disciplines contemplatives au sein de la religion peuvent empêcher cette dérive. Mais le dialogue, de même, n'aboutit nulle part s'il ne respecte pas la primauté et la centralité du contemplatif. À quoi sert-il d'aller uniquement à l'église ? À quoi sert-il de parler uniquement de religion ?

Le but du dialogue interreligieux n'est pas de brasser la diversité et de créer une super-religion mondiale. Il n'est pas non plus de fournir une religion à la carte à des pratiquants individualistes bien qu'il risque toujours de tomber dans ces erreurs entre les mains de certains. Son vrai but est de redonner un sens plus clair et plus profond du mystère de notre fondement commun qui est sans nom et pourtant présent partout et éternellement. Sous une forme ou une autre, l'unité de ce mystère est un principe de toutes les religions. Il a son origine dans l'intelligence illuminée par l'amour de leurs fondateurs. La vision profonde du Bouddha sous l'arbre de la bodhi, l'expérience de l'advaita par les rishis et les auteurs anonymes des upanishads, les révélations de Moïse et de Mahomet, et l'expérience de la résurrection du Christ, toutes pointent de manières uniques vers le fondement commun de l'humanité toute entière auquel aucun nom parmi tous ceux qui lui ont été donnés ne convient mieux que le « Sans Nom ».

Autour de 600 av. J.-C., la conscience humaine a connu une remarquable convergence dans l'expansion de l'enseignement bouddhique, des prophètes hébreux et des sages de l'Himalaya. Il s'est alors produit un grand mouvement de l'extérieur vers l'intérieur de la conscience. Le sacrifice fut moins perçu comme un rite extérieur que comme une pratique intérieure d'attention. Nous ignorons quels liens culturels ou sociaux ont pu contribuer à déclencher ces éruptions d'intelligence spirituelle. Mais nous sentons qu'aujourd'hui une évolution

spirituelle simultanée se produit à nouveau qui nous rapprochera tous de l'expérience originelle, l'expérience de Dieu et du fondement commun de l'être qui a conduit à ce moment charnière de l'histoire. Le progrès prend souvent la forme d'une récupération de ce qui a été une fois obtenu puis perdu plutôt que celle d'une découverte inédite. L'humilité est nécessaire si nous voulons grandir au-delà de nos limites actuelles. Rien ne permet de l'acquérir plus rapidement que le dialogue avec des personnes dont nous reconnaissons qu'elles ont des croyances différentes mais la même humanité. Alors, nous voyons que la prière, la tolérance, la doctrine sont tous illuminés, dans notre tradition, par le partage en profondeur avec des adeptes d'autres religions. Et tous, nous reconnaissons que la religion est affaire de regard. Il y est question de manières de vivre plutôt que de croyance abstraite.

Mais pour qu'un tel dialogue puisse fonctionner, il est nécessaire de pratiquer une humilité encore plus radicale : l'humilité de la méditation qui nous amène personnellement, un par un et collectivement, à la connaissance de soi et à l'acceptation de soi. Ces deux façons de se connaître et de s'accepter au niveau le plus profond sont à la fois le but de la religion et la condition pour que les nombreuses tribus humaines cohabitent pacifiquement, dans l'amour de Dieu.